

Parmi les éloquentes paroles dont ce discours est rempli, nous choisissons les suivantes, qui sont bien dignes d'attirer l'attention de nos lecteurs :

"Mais, ô chers élèves, l'honneur à sa mémoire, la reconnaissance pour ses bienfaits, ce n'est pas tout l'hommage que vous avez à rendre aujourd'hui au fondateur de cette maison. Ce qu'il désire surtout, c'est que l'éducation qu'il vous offre produise en vous les fruits qu'il en a espérés. Il demande à un certain nombre d'entre vous d'être fidèles à la vocation que le ciel leur donne au sacerdoce, à cet état, son exemple vous le proclame assez hautement, qui permet de rendre tant de gloire à Dieu, de faire tant de bien aux hommes. Il demande aux autres d'être des citoyens qui conservent à la patrie une gloire nationale pure de toute tache ; qui, fidèles à la religion, sans laquelle il n'y a pas plus de bonheur pour la société que pour les individus, en remplissent fidèlement les devoirs, et en défendent courageusement les droits ; qui servent leur pays par toutes les lumières d'une haute éducation, et tout le dévouement d'un cœur animé de ce noble sentiment appelé l'amour de la patrie ; et qui, dans toute condition sociale où ils se trouvent, montrent en eux les vertus qui ont fait longtemps, et désormais, je l'espère, feront toujours le caractère du peuple canadien : la probité incorruptible à toute séduction ; l'aménité des mœurs et la bienveillance mutuelle que les divergences d'opinions ne peuvent altérer ; et l'honneur, l'honneur que nul intérêt ne peut faire fléchir, et qui se montre l'ennemi juré de toute fourberie et de toute corruption."

Kamouraska, novembre, 1861.

LA GAZETTE DES CAMPAGNES, journal du cultivateur et du colon, 1ère livraison, 12 pages à deux colonnes, format de notre journal. Emile Dumais, directeur-propriétaire. Abonnement, 75 cts ; étranger, \$1 25 cts.

Cette nouvelle publication contient une Causerie Agricole, une Histoire de la Quinzaine et divers autres articles, parmi lesquels nous avons remarqué le suivant, que nous reproduisons avec plaisir, quoique nous ne pensions pas que les enfants qui fréquentent une école bien conduite désapprennent à travailler.

"Dans chaque comté du Bas-Canada, la société d'agriculture dépense, chaque année, en prix distribués à un concours d'animaux, instruments, etc., etc., une somme variant de \$300 à \$500. Pourquoi ? pour améliorer les races d'animaux, etc. C'est très-bien.

"Maintenant, je suppose que dans chaque comté du Bas-Canada, la société d'agriculture retranche de ces \$300 ou \$500, la minime somme de \$50 ou \$60. Je suppose encore que cette somme soit dépensée comme suit : Au chef-lieu du comté, il y a une école modèle ; l'instituteur est un jeune homme capable, il a lu et étudié des livres d'agriculture ; il y a puisé quelques bonnes choses et le reste lui a été fourni par le livre toujours ouvert de la nature. S'il a passé par l'école normale, il a dû y suivre un cours d'agriculture ; enfin il est plein de zèle et consent à faire ou tâcher de faire ce que vous lui direz.

"La société loue deux, trois ou quatre arpents de terre en superficie, aussi près que possible de l'école. Elle achète les quelques instruments indispensables, puis elle dit à l'instituteur : mon ami, ce champ est à vous ; cultivez-le, améliorez le sol, faites y travailler vos élèves, dites-leur vos secrets agricoles et faites qu'ils prennent avec vous le goût de la vie des champs.

"Aux élèves elle tient ce langage : Mes enfants, ou dit, tous les jours, que plus vous allez à l'école plus vous désapprenez à travailler ; eh ! bien, prouvez-nous que ce n'est pas votre faute. Travaillez avec votre maître, mettez ses leçons à profit et pour vous encourager en vous offre des prix à gagner.

"Ces prix seraient des sommes d'argent, ou mieux, des médailles d'honneur ou des instruments de culture. Maintenant, qu'on veuille bien nous dire si soixante piastres données en prix pour de beaux animaux auraient autant d'influence sur le progrès de l'agriculture si elles étaient dépensées dans la manière que nous supposons.

"Ce problème est posé à messieurs les directeurs des sociétés d'agriculture, aux instituteurs, aux parents et généralement à tous ceux qui s'y sentiraient intéressés.

"Nous recevrons avec reconnaissance toute communication à cet égard."

Petite Revue Mensuelle.

Il en est des malheureux comme des morts ; on les oublie bien vite. Qui donc pensait à la Pologne ? L'Italie triomphante avait jeté dans l'ombre cette noble victime de la tyrannie moscovite, qui n'avait plus même, pour la rappeler au souvenir du monde, le paragraphe de rigueur dans l'adresse des chambres françaises, sous l'ancien régime constitutionnel. Et cependant, tout-à-coup, la Pologne s'est émue de nouveau, et cette fois ce n'est point par une révolution, c'est par les protestations de sa douleur et de son désespoir national, c'est surtout par l'injustice et l'esprit de persécution de ses maîtres qu'elle s'est rappelée à l'Europe et au monde entier. Un illustre écrivain, qui semble vouloir attacher son nom à toutes les grandes questions qui remuent aujourd'hui l'humanité, le comte de Montalembert, a publié sous ce titre : *Une Nation en Deuil*, un touchant appel en faveur des Polonais. Les événements qui se sont succédés sans interruption depuis, viennent éloquentement confirmer ses prévisions, et l'épisode suivant de la lutte étrange qui se poursuit en Pologne et en Lithuanie avec un caractère religieux si frappant,

ne manquera point d'intéresser nos lecteurs. Nous l'empruntons à l'illustration :

"La nation polonaise est loin d'être tout entière dans le petit royaume auquel le congrès de Vienne a conservé le nom de Pologne en l'annexant à l'empire de Russie. La république de Pologne s'étendait, au dernier siècle, des rives de la Warta à celles du Dniéper et de la Dwina. Elle comprenait, du côté de la Moscovie, la Lithuanie, les Ruthénies et plusieurs autres provinces dont le traité de Vienne a consacré l'incorporation à la Russie, tout en stipulant pour elles, ainsi que pour les parties de l'ancienne Pologne réunies à l'Autriche et à la Prusse, une représentation et des institutions nationales.

"Ces populations, de même origine, mais longtemps divisées par les guerres qui furent, au moyen âge, l'état général de l'Europe, s'unirent, à cette année, célébrée, par des traités d'alliance, par des mariages de souverains et par plusieurs actes d'union, librement consentis, dont le souvenir est resté cher à la nation polonaise.

"L'union définitive de la Lithuanie et de la Pologne fut conclue à Lublin, le 12 août 1569, et l'anniversaire de cette date mémorable a été, cette année, célébré, dans les deux pays, par des manifestations nationales qui ont eu en Europe un grand retentissement. C'est un épisode, le plus caractéristique peut-être, de ces manifestations que représente la gravure que nous publions ici.

"Le Niémen sépare, à Kowno, la Lithuanie du royaume de Pologne. La ville lithuanienne est sur la rive droite ; sur la rive gauche se trouvent plusieurs villages, notamment celui de Godlewo, qui appartient au royaume. Pour donner plus d'éclat à la fête destinée à célébrer l'anniversaire de l'ancienne union, Lithuaniens et Polonais avaient résolu d'organiser deux processions qui, parties à la fois des deux rives, se rencontreraient, se mêlèrent et fraterniseraient sur le pont de bateaux qui traverse le fleuve.—Dès que ce projet fut connu, les autorités de Kowno s'empressèrent d'interdire toute démonstration de ce genre ; mais leur défense ne s'étendait pas à la rive gauche, et, le 12, les populations de Godlewo et des villages environnants, réunies depuis le matin, se mirent en marche. En tête étaient les jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs et de feuillages, précédées de la croix et d'une bannière de la Vierge ; puis venaient les prêtres et le peuple chantant des hymnes patriotiques.

"Nous approchions du fleuve, écrit un témoin oculaire, et déjà nous entendions les cloches qui saluaient notre arrivée, lorsque, en tête de la procession, des voix s'écrièrent : "Le pont est coupé !" En effet, nous nous avançons sur la partie du pont qui touche à la rive gauche, les autorités russes l'avaient coupé par le milieu ; cependant, les cloches de Kowno se mettent en branle et sonnent à toute volée. Bientôt nous voyons, sur l'autre rive, déboucher une longue procession, qui, malgré la défense des autorités, s'avance jusqu'au point extrême où le pont se trouvait interrompu.—Je n'essayerai pas de vous décrire la scène touchante et grandiose dont nous étions, en même temps, les acteurs et les spectateurs. A chaque extrémité du pont, des vierges dont les robes blanches et les bannières se reflètent dans les flots, les prêtres élevant leur crucifix, la foule agenouillée, les jeunes filles échangeant leurs guirlandes et leurs couronnes qu'emportent les eaux du Niémen, les deux rives et les hauteurs voisines couvertes d'une population innombrable, et, au fond du tableau, une longue ligée de lances et de banderoles : c'étaient les Cosaques qui cernaient la foule."

"Nous n'avons point à nous appesantir ici sur le caractère et la portée politique de ces manifestations dont les mesures prises par les autorités russes ont tout récemment empêché le renouvellement à Horodlo, petite ville du gouvernement de Lublin, où une diète nationale consacra et resserra, en 1413, la première union de la Lithuanie et de la Pologne ; mais il est impossible de n'y pas voir un témoignage éclatant de l'esprit d'union et de solidarité qui anime toutes les parties de l'ancienne république et qui est, pour la nationalité polonaise, une meilleure garantie que la lettre des traités."

La situation actuelle de la Pologne rappellera à plus d'un de nos lecteurs les beaux vers que Victor Hugo écrivait dans un de ses premiers volumes, il y a maintenant une trentaine d'années. Nous les reproduisons pour ceux qui ne les connaissent point :

"Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître,
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne ! hélas ! te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe prise !
Hélas ! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les Baskirs ont marché sur ta robe royale
Où sont encore empreints les clous de leur sandale.
Par instant une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit,
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle,
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : France, ma sœur ! ne vois-tu rien venir ?"

La Prusse et l'Autriche s'étaient partagées, avec la Russie, le territoire de l'ancien royaume des Jagellons, et ces trois puissances se trouvaient unies par la plus terrible des solidarités, celle d'un crime commis en com-